

**Introduction** — 7

**I.** La révolution de l'imprimé — 21

**II.** Censure et édition sous l'Ancien Régime — 49

**III.** Éditer les classiques avant la Révolution — 77

**IV.** La naissance de l'édition — 105

**V.** L'édition scolaire — 133

**VI.** L'autonomisation des métiers du livre — 161

**VII.** La révolution du prix du livre — 193

**VIII.** Le siècle des dictionnaires — 225

**IX.** Le sacre des éditeurs — 255

**X.** D'une guerre à l'autre — 289

**XI.** Des années sombres aux Trente Glorieuses — 323

**XII.** Les deux visages de l'édition française à la fin  
du xx<sup>e</sup> siècle — 355

**Conclusion :** Les défis de l'édition contemporaine — 387

Notes — 400

Bibliographie — 410

Index nominum — 412

Index des entreprises et institutions — 422

Index des collections — 427

Index des périodiques — 428



## Introduction

Éditer, disent les dictionnaires, c'est rendre public, mettre au jour ou encore publier un texte. Tardivement apparu dans la langue française, en 1784 chez Restif de la Bretonne, et encore, sous la forme passive, le vocable a le mérite de mettre en scène celui sans lequel les textes ne deviendraient jamais des livres, l'éditeur. Son métier, l'édition, a d'abord désigné l'établissement d'un texte, la collation d'un manuscrit ou la publication soignée d'un classique. Ainsi le Vénitien Alde Manuce fut l'éditeur des humanistes et d'Érasme tout comme le poète Clément Marot fut celui de son père, veillant jalousement au respect de ses intentions. Au sens où nous l'entendons, l'édition ne date cependant pas de la Renaissance ni du xvi<sup>e</sup> siècle, mais plutôt de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, des Lumières européennes et de la publication de l'*Encyclopédie*. Le xix<sup>e</sup> siècle qui lui succéda fut d'ailleurs le grand siècle des éditeurs, qu'ils se nomment Gervais Charpentier, Louis Hachette, Michel et Calmann Lévy, Auguste et Hippolyte Garnier ou encore Arthème Fayard et Ernest Flammarion pour ne parler que de la France. Dans cette galerie de personnages, fondateurs d'entreprises qui existent encore, on peut ajouter Pierre Larousse, Fernand Nathan, Armand Colin, Charles Delagrave, Alexandre Hatier et Henry Vuibert, créateurs de puissantes maisons d'édition scolaire. Au

## Une autre histoire de l'édition française

xx<sup>e</sup> siècle, Bernard Grasset et Gaston Gallimard puis René Julliard et Robert Laffont ou encore Jérôme Lindon et François Maspero contribueront à écrire la geste d'une profession parvenue à maturité mais en pleine mutation aujourd'hui.

L'apparition des fichiers numériques, des liseuses et autres tablettes a le mérite de nous rappeler que si le livre, pendant deux mille ans, a revêtu principalement la forme d'un *codex* – d'un ensemble de cahiers cousus ou collés les uns avec les autres –, il avait été précédé par le rouleau, le *volumen* cher aux auteurs latins. Lui-même ne s'était imposé qu'après avoir succédé aux tablettes d'argile, aux stèles de pierre et aux panneaux de bois qui avaient servi de support aux premières écritures apparues au Moyen-Orient, entre le Tigre et l'Euphrate, non loin de Babylone ou de Sumer, avant de passer en Égypte, en Grèce et à Rome. D'une certaine manière, l'Ancien Testament dresse le portrait du premier éditeur connu, Moïse brandissant les Tables de la Loi sur lesquelles l'auteur-imprimeur, Dieu en l'occurrence, aurait gravé en lettres de feu le texte de son alliance avec les hommes. Très présente dans l'esprit des auteurs, y compris au xxi<sup>e</sup> siècle, cette vision d'un éditeur se contentant de recueillir le manuscrit d'un écrivain inspiré par les Muses et se gardant bien d'y apporter la moindre modification est cependant trompeuse. Avant de rendre public le texte d'un auteur, de le publier, l'éditeur digne de ce nom doit en effet le travailler et le transformer profondément pour en faire surgir ce qu'on appelle un livre. La comparaison avec Moïse et les autres prophètes inspirés s'arrête donc ici, à cet endroit précis où naît l'éditeur, le complice ou l'interprète de l'auteur et son médiateur auprès du public. Selon le papier choisi, le format du volume, la qualité de l'œil typographique et celle de l'encre, le même texte sera plus ou moins

capable de rencontrer des lecteurs, de frapper leur imagination ou de saisir leur entendement.

Même si, à première vue, on lit toujours la même œuvre quand on passe d'un volume de la « Bibliothèque de la Pléiade » à un « livre de poche », chacun se doute que la réception est partiellement déterminée par le support sans lequel le poème, le roman ou l'essai n'aurait aucune chance de se frayer un chemin dans notre esprit. À l'époque où le roman-feuilleton se logeait au « rez-de-chaussée du quotidien » – le bas de la première page –, les lecteurs d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue découvraient leur écrivain favori dans les pages de leur journal plutôt que dans celles du volume mis en vente en librairie. Grâce aux livraisons qui paraissaient jour après jour, ils étaient tenus en haleine et dialoguaient, pour certains, avec l'auteur des *Mystères de Paris* en oubliant qu'il n'était pas le prince Rodolphe et encore moins le réformateur social qui écrira, plus tard, *Les Mystères du Peuple*. Cette œuvre sera d'ailleurs interdite au lendemain de sa mort et condamnée à être détruite par la Justice parisienne. De la même manière, le Nouveau Monde s'enflammait à la lecture du *Comte de Monte-Cristo* et donnait à l'orphelinat de Montevideo le nom d'Alexandre Dumas, même si ce dernier n'avait jamais mis les pieds en Amérique et aurait été bien en peine de signer un projet de réforme pénale ou de constitution démocratique, comme l'avait fait Jean-Jacques Rousseau un siècle plus tôt. En mêlant réalité et fiction, le roman-feuilleton transforme la culture lettrée en culture de masse et démontre sa capacité à migrer d'un support, le livre, à un autre, le journal, comme il le fera plus tard en s'adaptant au cinéma puis à la télévision. Toutefois, pour ce qui nous concerne ici, c'est la plasticité de ce genre littéraire qui nous aide à mieux comprendre pourquoi

## Une autre histoire de l'édition française

l'édition n'est pas une activité tout à fait ordinaire.

Un exemple suffira à s'en convaincre, celui du philosophe Ernest Renan désireux d'expliquer à ses contemporains, au milieu du second Empire, pourquoi il était temps de parler du Christ comme d'un être humain, « certes incomparable », mais qui ne devait plus être considéré comme un dieu. Chassé du Collège de France pour avoir osé affirmer l'humanité du fondateur d'une religion nouvelle, fin 1862, il frappait un grand coup l'année suivante en publiant une *Vie de Jésus* que le public devait s'arracher. Afin de prolonger ce succès de librairie (72 000 exemplaires vendus en un an), il récidivait en 1864 et proposait une version allégée, sans notes, de son étude, commercialisée à 1,25 franc (5 à 6 euros) au lieu des 7,50 francs (38 à 45 euros) de la belle édition originale. Les 96 000 acheteurs de cette nouvelle version de la *Vie de Jésus* allaient ainsi lire le même texte que le précédent mais, en même temps, un autre récit, moins savant et plus populaire, au moins par destination. Ce changement souligne ainsi l'importance du travail de l'éditeur qui avait souhaité prolonger la durée d'existence d'un best-seller en le mettant à la portée d'un lectorat moins cultivé, mais tout aussi assoiffé de nouveautés. Que l'engouement du public ait choisi, dans ce cas d'espèce, un essai philosophique plutôt qu'un fait divers plus ou moins croustillant ou une fiction ne change rien au problème mais permet de mettre en relief l'importance du travail de l'éditeur.

Si l'on ajoute qu'un certain nombre d'imprimeurs furent brûlés vifs, tel Étienne Dolet, place Maubert à Paris, en août 1546, ou Michel Servet à Genève en octobre 1553, et que d'autres furent condamnés aux galères ou enfermés à la Bastille dans les siècles qui suivirent, on aura compris que cette activité entraînait un certain nombre de risques. On l'a redécou-